

1. Et la science s'empara du ciel¹

A l'aube de l'humanité, l'*homo sapiens* prenait la nature comme elle lui apparaissait, dans son immédiateté, sans chercher à en expliquer l'origine. Il trouvait dans l'animisme un support aux représentations mentales de la nature à laquelle il se sentait appartenir au même titre que ses « frères » animaux. Dans un objectif de cohérence globale, il en est toutefois arrivé à bâtir au fil des millénaires (voire des dizaines de millénaires) une cosmogonie simpliste où des êtres, mi-humains, mi-animaux, avaient engendré le Monde. Ils légèrent ces mythes aux premières communautés d'agriculteurs qui, dans un souci de structuration de leur univers, ont hiérarchisé leurs dieux en un Panthéon de plus en plus complexe, à l'image de leurs sociétés naissantes.

Les philosophes de la Grèce antique ont cherché la cohérence de l'univers dans l'ordre qu'ils nommaient *cosmos*. Leurs systèmes cosmologiques ont évacué les dieux pour les remplacer par la raison pure exprimée au travers de la perfection de la géométrie et des mathématiques. Cette vision du Monde fera autorité pendant vingt siècles, jusqu'à la fin du Moyen Age. Mais face aux incohérences de plus en plus criantes entre la théorie et les observations, une révolution était nécessaire pour procéder à un changement radical de paradigme : les principes unificateurs dictés par le seul souci esthétique ont été remplacés par des lois physiques universelles, établies et vérifiables par l'expérience. La science est née au XVI^e siècle avec les travaux de Galilée. Au faîte de ses succès au XIX^e siècle, la cosmologie jugée trop hasardeuse pour être scientifique n'avait pas sa place au sein de la science rationnelle. Ce fut le règne du positivisme le

¹ Titre emprunté à un article de Pierre Barthélémy publié dans le quotidien *Le Monde* du 27 décembre 2018.

plus rigoureux. Cependant, au début du XX^e siècle la physique ne pouvait plus faire l'économie d'une recherche de cohérence globale qui passait nécessairement par l'intégration de l'univers dans son entièreté au corpus des lois de la Nature. La cosmologie scientifique naquit des équations de la relativité générale, des modèles d'univers de Friedmann et de Lemaître et enfin de la découverte par Hubble de la fuite des galaxies. Finalement, comme nos ancêtres des cavernes, nous sommes à la recherche de la cohérence de notre nouveau système de représentations, celui que trois siècles de science ont façonné dans nos esprits. Nous la trouvons dans la science du cosmos, la science de l'univers : la cosmologie moderne.

Donner un sens au Monde

Il ne sera jamais possible de connaître la représentation que se faisaient du Monde les hommes des cavernes et encore moins leurs prédécesseurs, lointains ou plus récents. Il ne reste rien de la pensée de ces hommes sinon quelques pratiques mortuaires mises en évidence par les fouilles archéologiques, une multitude d'outils et de magnifiques fresques dont le sens véritable nous échappe en grande partie. Avec ces quelques éléments on peut bâtir une quantité de scénarios plus ou moins séduisants intellectuellement mais qui resteront à jamais des hypothèses que rien, ou presque rien, ne pourra un jour accréditer. On peut légitimement imaginer que la maîtrise du feu, par son caractère merveilleux, fût, très tôt dans l'histoire de l'humanité, un objet de culte. De même, la naissance, la mort et la maturité sexuelle devaient être encadrées par des rites donnant un sens à ces moments singuliers de l'existence humaine. Mais aucune trace tangible ne subsiste pour en témoigner.

Les recherches archéologiques mettent clairement en évidence que dès ses premiers moments, l'*homo sapiens* se comporte à de nombreux égards comme les hommes modernes¹. Dans les domaines de la technique, de l'habitat, de l'art, nous ressentons immédiatement une proximité intellectuelle que nous ne rencontrons pas avec l'Homme de Néandertal.

¹ André Leroi-Gourhan, *Les religions de la préhistoire*, PUF.

On situe la *révolution cognitive*¹ à l'origine de cette transformation aux alentours de 70 000 ans avant J.-C. Les fresques qui embellissent les grottes de Lascaux (environ 17 000 av. J.-C.) ou de Pech Merle (environ 25 000 av. J.-C.) sont en totale résonance avec notre conception de l'art ; si les techniques graphiques changent du fait des matériaux utilisés, le contenu artistique est quant à lui comparable aux œuvres modernes au point que nous n'hésitons pas à qualifier leurs auteurs de véritables artistes.



Fresque de la Grotte de Lascaux. La salle des taureaux.

Au début du XX^e siècle, des paléontologues ont cherché des clés de lecture de la pensée de nos ancêtres auprès des sociétés de chasseurs-cueilleurs que les grandes explorations du siècle précédent avaient découvertes : les aborigènes d'Australie, les Bochimans (ou encore appelés *Bushmen*), les Evenks de Sibérie, etc. Mais le problème est plus complexe qu'il n'y paraît : ces hommes dits « primitifs » sont eux aussi le résultat, au même titre que nous, occidentaux, de deux cents à trois cents mille années d'évolution qui ont façonné leurs représentations mentales et leurs capacités cognitives. Cependant, on peut légitimement penser que les éléments les plus caractéristiques des sociétés de chasseurs-cueilleurs sont des constantes qui ont pu traverser les âges et induire les mêmes comportements. Les scientifiques s'appuient donc sur celles-ci comme des modèles pour essayer de sonder la pensée de nos ancêtres.

Au XIX^e siècle, dans une tentative de structurer l'histoire religieuse de l'humanité, Benjamin Constant (1767-1830) divisa celle-ci en trois âges :

¹ Yuval Noah Harari, *Sapiens*, Ed. Albin Michel, 2015.

le fétichisme, le polythéisme et le théisme. Auguste Comte (1798-1857), le père du positivisme, reprit cette division en l'approfondissant. Selon lui, le fétichisme, en divinisant des objets, des êtres vivants et des astres, permet d'élaborer une première appréhension du Monde. Dans ce premier état, l'homme recherche les causes des phénomènes dans des puissances surnaturelles¹. On touche certainement là au rôle fondamental qu'a joué l'émergence du fait religieux à l'aube de l'humanité : donner un sens à la vie, aux phénomènes, au Monde.

On attribue communément un rôle « religieux » empreint de magie aux peintures pariétales du paléolithique supérieur², sans pour autant pouvoir en apporter de preuves formelles. Mais il paraît tout à fait raisonnable de penser que l'idée du religieux dont les manifestations apparaissent universellement répandues au néolithique³, ait pu commencer à germer dans l'esprit de nos ancêtres des cavernes⁴ quelques dizaines de millénaires plus tôt. Il ne nous reste évidemment rien, ou pas grand-chose, de cette époque reculée : des tombes, des offrandes, des traces d'ocre ou de pollens sur les ossements... des vestiges qui laissent supposer l'existence de cérémonies associées à la mort, probablement accompagnées de rites religieux. Peut-on, pour autant, établir un lien de continuité entre ces proto-religions et les pratiques religieuses plus clairement attestées du néolithique ? Quand bien même ce lien existerait – ce qui est probablement le cas – il nous est impossible de nous prononcer sur la forme que pouvaient prendre ces rituels et le sens que les hommes leur accordaient. Que les œuvres pariétales aient eu un rôle magique, cela ne fait quasiment plus aucun doute mais nous ne pouvons savoir comment ces hommes pensaient la religion⁵. La comparaison de ces fresques avec ce que nous

¹ Yves Lambert, *La naissance des religions. De la préhistoire aux religions universalistes*, Ed. Armand Colin 2007.

² Le paléolithique supérieur débute vers 45 000 avant notre ère avec l'installation d'*homo sapiens* en Europe, à la faveur d'une atténuation de la rigueur du climat. Il se termine vers 12 000 avant notre ère, époque où commence le mésolithique.

³ Le néolithique est une période préhistorique qui commence vers 9 000 ans av. J.-C. et prend fin aux environs de 3 300 ans avant notre ère avec l'avènement de l'écriture.

⁴ André Leroi-Gourhan, *Les religions de la préhistoire*, PUF, 1964.

⁵ André Leroi-Gourhan, *Le fil du temps*, Fayard, 1983.

ont laissés les derniers primitifs de notre époque nous permet de former l'hypothèse que la pensée religieuse paléolithique devait avoir quelque trait commun avec le chamanisme et le totémisme. Ainsi, André Leroi-Gourhan écrit à ce sujet :

« Ce que les Paléolithiques nous ont laissé de leur pensée symbolique est constitué d'une part d'objets décorés qu'on retrouve au cours des fouilles (art mobilier), d'autre part de peintures, gravures ou sculptures qui décorent les parois des cavernes et abris sous roche (art pariétal). On trouve dans l'un et dans l'autre des figures humaines (rares), des signes plus ou moins abstraits (abondants dans l'art pariétal), des figures d'animaux appartenant à un certain nombre d'espèces de l'époque (par ordre de fréquence : des chevaux, des bisons et des aurochs, des cerfs et des rennes, des bouquetins, d'autres espèces plus rarement). Les études traditionnelles sur la religion paléolithique ont mis à profit ces matériaux suivant des procédés très simples, fondés sur la concomitance de figures différentes (bison + bâtonnet = image d'un bison envoûté), sur la comparaison avec des coutumes primitives récentes (cheval + petit personnage = représentation d'un esprit de fécondité pénétrant une jument), sur la simple considération logique (animal aux formes rebondies = souhait de fécondité), sur des réminiscences historiques (femme aux formes amples = déesse-mère), etc. L'ensemble des représentations ainsi interprétées se range aisément sous quelques rubriques générales : rites magiques de fécondité ou de chasse, figuration de totems. »¹

Qu'est-ce que le chamanisme ? Selon Michel Perrin, « le chamanisme est l'un des grands systèmes imaginés par l'esprit humain, indépendamment, dans diverses régions du monde, pour donner un sens aux événements et agir sur eux. »²

Chez les Evenks, peuple de chasseurs-cueilleurs vivant dans la taïga, au centre de la Sibérie, l'univers est figuré par un fleuve qui prend sa source dans le *monde supérieur*, là où se trouvent les âmes³ des hommes et des animaux⁴. Il s'écoule en traversant le *monde du milieu*, terre des hommes

¹ André Leroi-Gourhan, *Ibid.*

² Michel Perrin, *Le chamanisme*, PUF, Coll. Que sais-je ?

³ Selon les Evenks, les hommes et les animaux possèdent trois âmes : une âme corporelle – le corps physique – qui est mortelle, une âme-ombre également mortelle qui se manifeste par l'ombre de l'individu et une âme immortelle qui s'apparente à l'âme telle que la conçoivent les religions polythéistes et monothéistes. Source Yves Lambert, *Ibid.*

⁴ Yves Lambert, *Ibid.*

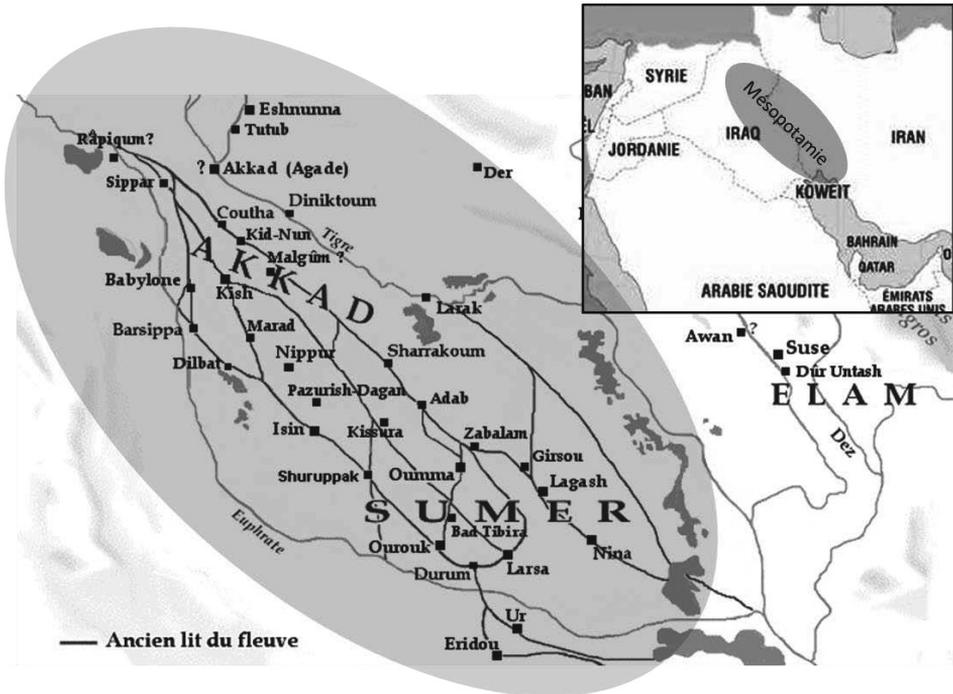
et du gibier. Arrivé au *monde inférieur*, le fleuve se ramifie en autant de branches qu'il y a de clans ; une branche par clan. Le fleuve transporte dans son cours les âmes humaines et animales et les redistribue vers leur destination finale. Cette représentation du monde reflète la réalité de leur environnement : les rivières et les fleuves qui traversent la taïga – la terre où vivent les Evenks – trouvent leurs sources dans les montagnes situées au sud et se déversent dans l'océan arctique en de larges deltas. L'eau des rivières, source de vie, devient dans cette transposition le véhicule des âmes, donc l'essence de la vie des animaux et des hommes qui les incarnent.

Dans l'imaginaire des Evenks, comme chez la plupart des peuples chasseurs-cueilleurs, le monde est donné tel quel au même titre que les ressources qu'il offre. Ces peuples n'ont pas développé de mythologie de l'origine de l'univers. Selon leurs conceptions, celui-ci a toujours existé tel qu'il est, recyclant sans cesse les âmes des morts (humains et animaux) par réincarnations successives. L'univers des Evenks est donc la représentation mentale qu'ils ont de leur environnement de vie. Les difficultés qu'ils rencontrent et les questions qu'ils peuvent se poser sur les lendemains sont étroitement liées à cet environnement naturel. En superposant presque exactement le monde réel et le monde des âmes, ils donnent un sens à leur existence et à leur environnement.

Le domaine des dieux

Le neuvième millénaire avant notre ère (début du néolithique) vit une formidable révolution se réaliser au Proche-Orient : l'homme parvint à maîtriser la culture des céréales et l'élevage du bétail. Inévitablement, cette transformation entraîna la sédentarisation massive des humains¹ qui se regroupèrent dans les premiers villages de l'humanité comme Çatal Hüyük en Anatolie. La sédentarisation s'est accompagnée de la spécialisation des activités humaines, et avec elle, une complexification inédite de l'organisation des groupes humains. Pour protéger les villages des peuples alentour, il a fallu creuser des fossés, bâtir des murs de terre et organiser des *milices* chargées de monter la garde. Ceci n'a été possible qu'en répartissant les ressources communes par le biais du prélèvement d'un impôt proportionnel à la superficie des terres possédées par chacun. Pour les besoins de ces nouvelles activités – collecte de l'impôt, maintien d'un cadastre – une administration a vu le jour et avec elle, l'écriture ! Celle-ci apparaît il y a six mille ans (IV^e millénaire av. J.-C.) en *Mésopotamie* ; un triangle de terre entouré des fleuves Tigre et Euphrate à cheval sur les actuels Iran et Iraq. Le premier peuple à avoir laissé des traces d'écriture sont les *Sumériens*, dont le territoire s'étendait au sud de la Mésopotamie. Avec l'invention de l'écriture, la religion entre dans l'histoire et avec elle, les premiers récits sur la genèse de l'univers.

¹ Le processus de sédentarisation a été dans les faits beaucoup plus complexe. D'une part, les premiers éleveurs ne se sont pas sédentarisés tout de suite mais ont conservé quelque temps une vie nomade et d'autre part, certains groupes de chasseurs-cueilleurs se sont sédentarisés sans pour autant adopter l'élevage, ni l'agriculture. Lire à ce sujet l'article de Jean-Paul Demoule *Les premières sociétés agricoles dans Histoire des civilisations*, Ed. La Découverte, 2018.



La Mésopotamie antique. Les royaumes de Sumer, d'Akkad, d'Elam et leurs principales cités.

La conception que les Mésopotamiens avaient de l'univers était nécessairement à l'image de ce qu'ils voyaient autour d'eux : un ciel immense, une vaste plaine et de l'eau, beaucoup d'eau, celle de la mer, bien sûr, mais aussi celle de l'Euphrate et du Tigre qui entouraient leur territoire qu'ils inondaient périodiquement de leurs crues nourricières. Ils imaginaient la terre (*ki*) – en forme de disque plat – flottant sur une étendue d'eau douce (*abzu, apsû*). Elle était entourée d'un grand océan délimité par un anneau de montagnes. L'ensemble était enfermé dans une sphère dont la moitié supérieure constituait le ciel (*an*). Il s'agissait d'une voûte solide sur laquelle se mouvaient les astres. La moitié inférieure de la sphère, invisible et inaccessible, renfermait les Enfers (*kur*). Cette sphère elle-même était comme en suspension dans une « mer primordiale », éternelle et illimitée. Cette reproduction du monde tel que se le représentaient les sumériens a pu être réalisée à partir de divers documents